

## 17. Surpris par la joie

Ce que j'ai dit, à savoir que dans tous les cas la joie devait embrasser toutes les raisons et toutes les situations de peine et de tristesse, nous fait comprendre quelque chose que nous ne pouvons saisir sans en faire l'expérience : la vraie joie, la joie du Christ, est vraiment une surprise.

Qu'est-ce qu'une surprise ? C'est une réalité que nous n'attendions pas, que nous ne pouvions imaginer, que nous ne produisons pas.

La réponse au dilemme de la souffrance, du mal, de la mort ne vient pas de nous, ne peut venir de nous. Elle doit venir d'une expérience surprenante, de l'expérience d'une réalité qui nous est donnée. On contribue à la joie des autres seulement si l'on fait l'expérience de l'événement de quelque chose d'impossible dont nous pouvons seulement témoigner. Mais si nous devons contribuer à la joie des autres, pour les autres, nous devons nous-mêmes, d'une manière ou d'une autre, faire cette expérience.

L'expérience de la surprise est fondamentale dans la découverte de la joie chrétienne, car c'est l'expérience d'une joie qui n'est pas produite par nous, qui n'est pas le résultat d'une méthode, d'un entraînement ou autre. C'est la joie comme événement, comme impact en nous d'un fait surprenant. Bien sûr, quand on est surpris par la joie, on se rend compte que notre cœur attendait et cherchait cette expérience, qu'il était fait pour cela. Mais la surprise est l'expérience d'un saut qui nous révèle, qui nous fait toucher, nous donne un « plus de réalité » intérieure et extérieure, que nous ne pouvions pas prévoir. Étymologiquement, « surprendre » suggère le fait d'être pris par le haut, ce qui peut être compris comme le fait d'être saisi par quelque chose qui nous dépasse, qui est plus grand que nous.

L'exemple le plus évident et le plus explicite de ce saut est peut-être le bond de joie de saint Jean-Baptiste dans le ventre d'Élisabeth à l'arrivée de Marie déjà enceinte de Jésus :

« En ces jours-là, Marie se mit en route et se rendit avec empressement vers la région montagneuse, dans une ville de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. Marie dit alors : Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur ! » (Lc 1,39-47)

À la lumière de cet épisode, pensons à l'expression de saint Paul : « collaborateurs de votre joie ». Marie, Élisabeth et Jean-Baptiste sont tous collaborateurs les uns de la joie des autres comme un tourbillon de joie qui saisit chacun et que chacun communique aux autres. C'est une sorte de périchorèse, de *circumincession* de la joie. Et cela parce qu'au centre de cet échange se trouve un trésor caché, le trésor

par excellence : le Verbe incarné dans le sein de Marie. La présence du Fils introduit dans les rapports entre ces personnes le don de l'Esprit Saint. Comme si la Très Sainte Trinité et la circumincession trinitaire se connectaient aux rapports humains, dans la communion entre les personnes humaines. Et cela est une surprise et cette surprise est la joie. La joie est la surprise du trésor qui est immédiatement partagé comme don surprenant.

Dans cette scène, Jésus apporte la joie, le trésor caché qui se laisse trouver, que nous pouvons rencontrer. Mais la joie de ce trésor resterait cachée et donc ne surprendrait personne en suscitant une joie infinie s'il n'y avait pas des collaborateurs de la joie du trésor. Et le premier, après Marie, est un fœtus de six mois qui devient comme l'interrupteur qui permet au courant de circuler, qui fait démarrer la circulation de la joie entre Jésus, lui, Élisabeth, Marie, etc. jusqu'à l'infini, parce que ce courant est aussi parvenu jusqu'à nous et continue et continuera à parvenir à l'humanité jusqu'à la fin du monde.

Ce qui déclenche la joie chez Jean, c'est la présence du Christ, la reconnaissance mystérieuse de cette présence. Qu'est-ce qui rend possible cela ? Qu'est-ce qui permet une rencontre pleine de joie entre un embryon et un fœtus, une rencontre de joie pour l'autre, pour une présence qu'on ne peut pas voir ni entendre ni toucher ? Trente-trois ans plus tard, le Ressuscité dira à Thomas : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu » (Jn 20,29). Mais pourquoi peut-on croire sans voir ? Qu'est-ce qui fonde la foi et la joie de croire plus profondément que le fait de voir, d'entendre, de toucher ?

Quand Jésus apparaît aux apôtres, jusque-là incrédules, le soir de Pâques, l'Évangile de Jean dit que « les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur » (Jn 20,20). Ils ont cru et se sont réjouis en même temps. Il en va de même dans d'autres scènes d'apparition du Ressuscité. Mais c'est comme si la joie précédait la foi. A tel point que dans l'Évangile de Luc, une scène d'apparition du Ressuscité nous dit que les disciples, bien que devant Jésus leur montrant les plaies de son corps ressuscité, « dans leur joie, n'osaient pas encore y croire, et restaient saisis d'étonnement » (Lc 24,41).

La joie précède la foi, mais cela signifie aussi que la foi est plus grande que la joie, c'est-à-dire que la joie, l'étonnement, la surprise de la joie n'est pas une expérience centrée sur elle-même, mais un signe, une prophétie, une indication qui nous rend attentifs à la présence réelle du Ressuscité au milieu de nous.

La joie n'est pas dans la joie mais dans l'incroyable trésor qui la suscite. Son sens est de reconnaître le trésor, si la foi le choisit et l'accueille. La foi est la possession du trésor, une possession qui reconnaît sa valeur absolue et donc le serre contre soi, dans sa vie.

Mais c'est précisément à ce moment-là, quand la joie causée par le Christ conduit à la foi en Christ, que le cœur devient capable de rester attaché au trésor au-delà de la joie, dans un amour qui embrasse tout, même la douleur et la mort. Car la foi reconnaît que la présence de Jésus ressuscité est ce qui donne sens, vérité et beauté à toute la vie.

Il s'agit là d'un jugement de foi qui n'est pas seulement théorique mais de l'ordre de l'expérience. Même là où la joie ne peut être sensible, parce que la douleur l'est davantage, la foi perçoit une plénitude plus grande que la joie : vivre dans le Christ, et que rien ne nous sépare de lui, de son amour.

« Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le glaive ? En effet, il est écrit : C'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, qu'on nous traite en brebis d'abattoir. Mais, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. » (Rm 8,35-39)

Récemment, à un ami qui m'annonçait que, malheureusement, la première chimiothérapie pour son cancer était soldée par un échec, j'ai proposé cette question essentielle que saint Paul nous aide à poser face à tout : « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? » Et je lui ai proposé d'ajouter sa maladie à la liste ouverte des souffrances que l'apôtre énumère : « détresse, angoisse, persécution, faim, dénuement, danger, glaive ? »

Cet ami m'a remercié, car cette pensée s'est pour ainsi dire interposée entre lui et sa maladie ; il a découvert que quelque chose de plus grand que tout mal définit notre vie et lui donne un sens, même si nous perdons tout, y compris la vie. Comme le dit la prière du Psaume 62 : « Ton amour [ta grâce, ta miséricorde, ton *hesed*] vaut mieux que la vie : tu seras la louange de mes lèvres ! » (Ps 62,4)

Le psaume 62, comme tant d'autres psaumes, met devant Dieu toute la misère que le psalmiste vit dans toute son humanité : « Mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau » (v.2), et la fin du psaume nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas seulement d'une épreuve intérieure mais de la condition d'un homme menacé par ceux « qui pourchassent mon âme » (v.10) et par « l'homme de mensonge » (v. 12).

La joie pour lui – la joie qui le fait chanter la louange de Dieu (v. 4), qui le fait dire : « la joie sur les lèvres, je dirai ta louange » (v.6) et « je crie de joie à l'ombre de tes ailes » (v. 8), – la joie pour lui et pour nous tous est toute dans la découverte qu'il est aimé du Seigneur d'un amour plus grand que la vie.